

Dario Franceschini

AILLEURS

Roman

Traduit de l'italien
par Chantal Moiroud



L'ARPEUTEUR

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

DANS LES VEINES CE FLEUVE D'ARGENT

L'Arpenteur

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée
par Ludovic Escande

Dario Franceschini

AILLEURS

roman

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR CHANTAL MOIROUD

GALLIMARD | L'ARPEUTEUR

*Domaine italien dirigé par
Jean-Baptiste Para*

Extrait de *Bésame mucho*, p. 62 :

© Promotora Hispano Americana de Musica.

Publié avec l'autorisation de Peermusic France, Paris, France.

Paroles et musique de Consuelo Velázquez.

Extrait de *La leggenda del Piave*, p. 96 :

© Nazionalmusic Edizioni Musicali S.a.s., Milan, 1919.

Extrait de *La vie en rose*, p. 132 :

© Éditions Beuscher Arpège, 1946. Droits réservés.

Paroles d'Édith Piaf. Musique de Louiguy.

Titre original :

DACCAPO

© *Bompiani / RCS Libri S.p.A., Milan, 2011.*

© *Éditions Gallimard, 2017, pour la traduction française.*

Couverture : Maquette : Michel Duchêne

*À Caterina et Maria Elena
Qui rêvent*

Tu continueras à te laisser choisir
Ou enfin tu choisiras

FABRIZIO DE ANDRÉ

Verranno a chiederti del nostro amore

Depuis des années son corps avait envie de tomber malade et profitait du moindre malaise pour se laisser glisser dans un épuisement sans remède.

Pendant une longue partie de sa vie le notaire Ippolito Dalla Libera l'avait combattu, en essayant de réagir, puis il s'était rendu. Par lassitude, ou, peut-être, parce qu'il avait fini par comprendre ses raisons.

Depuis lors il passait ses journées sur le grand lit au centre de la chambre conjugale, respirant un air tellement lourd et vicié qu'il ne laissait même plus entrer le moindre souffle par les fenêtres que la domestique ouvrait grand tous les matins.

Il restait immobile, dans sa longue robe de chambre blanche, adossé à deux oreillers pour se redresser un peu et garder les yeux fixés sur les fresques du plafond. Il en connaissait le moindre détail et se perdait dans le calcul du nombre des angelots, des nuages irréguliers derrière le volcan, des fleurs blanches et poussiéreuses.

De son lit il avait gardé le contrôle de son étude, à l'étage en dessous. Il recevait ses clients, dictait des lettres

au secrétariat, corrigeait les actes, donnait des instructions précises à son fils pour les actes notariés et les successions et attendait avec appréhension qu'il revienne lui faire part de leur issue.

Beaucoup au village considéraient sa maladie comme une invention géniale pour accroître une autorité déjà incontestée. En effet, quiconque entrait dans le parc de la villa, sous la digue, parcourant la longue allée, puis montant le large escalier avant de traverser enfin la chambre dans la pénombre, trouvait interminable l'espace qui séparait la porte du grand lit. Alors on foulait avec précaution les tapis persans qui couvraient les lattes grinçantes du parquet, puis on s'asseyait sur la chaise basse devant la table de nuit et l'on attendait que, d'un signe de salut, le notaire vous autorise à parler.

Quand venaient le maire, le prélat ou les directeurs des bureaux périphériques de l'État pour lui demander des idées et des conseils, il se faisait apporter un troisième oreiller pour être presque assis, en signe de déférence institutionnelle.

Avant de se lever, les hôtes tournaient leur regard vers le portrait de l'épouse, Eleanora, une femme aimée de tous, disparue après de longues et injustes souffrances. Tout le monde connaissait le lien de fidélité qui les avait unis. Après la naissance de Iacopo, la famille était devenue un modèle de vertu pour tout le village : quand ils se promenaient sur la place le dimanche matin, après la messe, ils fendaient une étendue de chapeaux levés, en signe de respect et d'admiration.

Il avait bien mérité cette estime générale, héritée de

son père, Innocenzo Dalla Libera, premier notaire de cette circonscription agricole ; il l'avait même accrue par des décennies d'exercice du métier et par une vie exemplaire : la famille, l'éducation de son fils, le cercle, le conseil d'administration de la banque du Piccolo Credito en ville, les œuvres de bienfaisance, son veuvage porté avec discrétion.

Mais ce matin-là, en regardant la lumière qui entrait par les fenêtres, il lui sembla que tout était sur le point de finir.

Il ressentit une violente douleur dans le dos, dans les poumons peut-être, et il lui sembla que, pour une fois, au lieu de s'en réjouir, son corps lui-même en était comme épouvanté.

Il essaya de tousser, et se sentit plus mal.

Il gagna la salle de bain, urina, se lava le visage et les dents, puis il se regarda longuement dans le miroir.

« Le moment est venu de parler, Ippolito », se dit-il à voix basse.

Il revint au lit, se coucha et agita énergiquement la clochette qu'il gardait sur sa table de nuit.

Quelques secondes plus tard, la servante entra dans la chambre.

« Corinna, savez-vous si Iacopo est sorti ?

— Pas encore, monsieur le Notaire, il est dans la salle de bain.

— Alors ayez la gentillesse de lui dire de passer me voir avant d'aller en ville. »

Il regarda autour de lui. Il avait beaucoup construit

dans sa vie, songea-t-il. Il savait tout du moindre objet qui l'entourait, sur les meubles ou en dessous, dans son bureau. Il se souvenait où il l'avait acheté, avec l'argent de quel dossier il l'avait payé ou qui le lui avait offert.

Il entendit les pas dans l'escalier et vit son fils entrer dans la chambre, obéissant et respectueux comme toujours.

Il portait le costume trois pièces gris foncé qu'il lui faisait mettre les jours de signature au Piccolo Credito. Il vérifia que la chaîne de sa montre gousset dépassait à peine de la petite poche de son gilet, comme il le lui avait appris, affirmation d'élégance et d'autorité, mais sans ostentation.

Au fond, il était fier de lui. Il était venu au monde sur le tard, après bien des tentatives, et Ippolito avait craint de ne plus avoir l'énergie nécessaire pour l'éduquer. Mais Iacopo avait embrassé la même profession et épousé la femme qu'il avait soigneusement choisie pour lui. Certes, elle était un peu plus âgée que son fils, mais c'était celle qu'il lui fallait pour remplacer sa mère, disparue quand il était adolescent.

« Me voici, papa. Tout va bien ? »

— Je ne sais pas, Iacopo, répondit-il. Cette fois, il me semble être arrivé vraiment à la fin. Il me reste peu de temps et tu dois m'aider à ne pas le gaspiller. »

Il sortit une clé de la poche de sa robe de chambre, la tendit à son fils et lui désigna le bureau, près de la porte :

« Ouvre le tiroir de droite. Dedans, il y a mon testament et d'autres papiers, que tu liras plus tard, mais si

tu le tires complètement, tu trouveras dessous un cahier avec une couverture noire. »

Il le regarda traverser la chambre, puis s'escrimer, penché sur le bureau, et enfin revenir vers le lit, l'air préoccupé.

Il était encore très jeune, songea-t-il.

« Assieds-toi », dit-il en lui prenant le cahier des mains.

Il l'ouvrit délicatement, comme pour éviter de faire tomber les fleurs séchées conservées pendant des années entre ses pages et, après un long silence, il murmura :

« ... Tu n'es pas mon seul enfant. »

Sans lever les yeux, il déglutit, puis il continua :

« Dans ce cahier, tu trouveras écrits cinquante-deux prénoms. Ce sont ceux de tes frères et de tes sœurs.

— ... Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Iacopo en fronçant les sourcils.

— Tu vois, mon enfant, tout ne se voit pas. Beaucoup de choses sont cachées, et pourtant elles existent. Je pense avoir été un bon notaire, un bon mari et, j'espère que c'est aussi ton avis, un bon père. Mais dans ma vie, il y a eu une autre part, très belle également, crois-moi.

— Je ne comprends pas », dit Iacopo Dalla Libera, abasourdi par ces mots absurdes dénués de sens et qu'il ne voulait pas entendre.

Son père feuilleta rapidement le cahier, laissant entrevoir des notes et des chiffres écrits avec sa petite calligraphie.

« Sur chaque page, tu trouveras un prénom, une date, une adresse, certainement fausse désormais, et le prénom d'une femme. »

Il regarda son fils dans les yeux.

« Cinquante-deux mères différentes. »

Il toussa.

« Cinquante-deux putains, Iacopo. Des femmes libres et merveilleuses. Elles avaient besoin d'argent pour vivre et j'avais besoin d'elles pour donner la vie. »

Il ferma le cahier et resta à regarder la couverture noire avec le petit rectangle blanc au centre.

« Je t'en prie, trouve-les et amène-les-moi ici. Ce sont tous mes enfants. »

Iacopo Dalla Libera passa une journée terrible, errant entre cauchemars éveillés et présages tragiquement sombres.

Cela ne pouvait pas être vrai, continuait-il à se dire, assis dans la petite salle de réunion de la banque, tandis que les employés préparaient, comme d'habitude, les documents avec l'état civil des clients.

Avant de partir pour la ville il avait dit à la secrétaire de reporter tous ses rendez-vous d'une semaine au moins, en raison d'« affaires familiales » urgentes qu'il ne pouvait pas remettre.

Tandis qu'il lisait à voix haute devant ses clients l'acte de vente, il se sentait la tête vide et, autour de lui, tout semblait tourner. Que pourrait-il dire à son épouse le soir ? Et à ses confrères, au curé, au président de la chambre des notaires, au directeur qui continuait à le regarder inquiet et soupçonneux ?

Tout allait s'écrouler, c'est tout.

Mais comment était-il possible que toutes ces années se soient écoulées sans que personne ne se soit aperçu que

son père menait une double vie ? Pas même sa mère. Ou lui, bon sang ! Même en ville, tout le monde le connaissait. Comment avait-il pu fréquenter toutes ces femmes de mauvaise vie sans être vu, sans que personne, au cercle ou au tribunal, ne glisse dans la bonne oreille le mot qui aurait discrédité le notaire Dalla Libera ?

Peut-être aurait-il dû lui poser davantage de questions, lui demander comment il avait fait, comment il avait pu mettre ainsi en danger sa réputation et son mariage.

« J'avais besoin d'elles pour donner la vie »... mais quel genre de discours était-ce ? De la pure folie. S'il avait gardé le silence pendant un demi-siècle, pourquoi devait-il tout révéler juste maintenant ?

Pour quelle raison ? Il ne pouvait pas se taire ? Ou au moins, ne pas le mêler à tout ça. Il avait un rôle à défendre et une famille, lui aussi, bon sang.

« Dites-moi, maître, comment va votre père ? »

La voix du directeur de la banque interrompit ses pensées, lui glaçant le sang. Il leva les yeux et croisa un sourire ambigu, moqueur peut-être.

« Mon Dieu, pensa-t-il, il sait quelque chose ! »

Il toussota pour gagner du temps et se ressaisir.

Non, ce n'était pas possible. C'est son état d'esprit qui lui faisait voir des choses inexistantes. Il était bouleversé, il devait se reprendre, le sourire du directeur était seulement de circonstance, comme la question.

« Comment voulez-vous qu'il aille ? Ses malaises habituels, mais il est fort comme un chêne. Ce soir je le saluerai de votre part », répondit-il, suscitant en retour une légère inclinaison de remerciement.